

NOTICE SUR LES RUINES ROMAINES

DE L'OUED CHAÏR (1).

La vallée de l'oued Chaïr (rivière de l'orge¹, située au Sud et au Sud-Est de Bousaada entre la chaîne du Djebel Msad, le Boukahil et le prolongement oriental de ce massif, s'étend d'une manière générale de l'Ouest à l'Est et vient déboucher dans la partie Sud-est du Hodna. Elle est formée de vastes plaines dont une faible portion est cultivée, l'autre servant de terre de parcours à des troupeaux de moutons et de chameaux. Ça et là, elle se hérisse de mamelons plus ou moins élevés dont le sommet se termine toujours, d'un côté ou de l'autre, en corniche formée de couches obliques. Les points les plus riches de la vallée de l'oued Chaïr, et qui le plus souvent se couvrent de champs de blé et d'orge, sont : Les alentours du marabout de Sidi Zian, d'Aïn Riche, Daïet el-Betom, l'Outha Hattaba, Aïn Mamoura et la plaine d'el-Guelabia qui peut être considérée comme formant partie intégrante du Hodna, malgré sa position sur la rive droite de l'oued Msif, c'est-à-dire sur l'oued Chaïr inférieur.

L'oued Chaïr traverse la vallée de ce nom et l'arrose en quelques endroits au moyen de barrages et de *saguia* ou rigoles d'irrigation. Il prend sa source à Feïd el-Botma, Ogla (puits) très-fréquenté par les Oulad Naïl et situé au Nord des contreforts septentrionaux du Boukahil, sur la limite des provinces d'Alger et de Constantine. D'abord connu sous les noms d'oued Merhoum et d'oued Zentit, il coule de l'Est à l'Ouest. A la hauteur des Koubba de Sidi Abderrahman ben Salem et de Sidi Ameur

(1) Les éléments de ce travail de notre collègue M. le Dr Reboud, dont les recherches en histoire naturelle et en archéologie sont bien connues et appréciées des hommes de science, ont été recueillis en expédition pendant les récentes opérations de la colonne du Hodna et rédigés sous la tente. A ce mémoire sur la vallée du Chaïr, l'auteur annonce un complément qui nous parviendra prochainement et qui traitera du Hodna et de Draa el-Senam. Nous sommes forcé de renvoyer au prochain numéro la publication des inscriptions qui accompagnent la notice du Dr Reboud et des observations qu'elles nous ont suggérées. — N. de la Réd.

ben Feradj, il prend le nom d'oued Chaïr, fait un coude vers le Sud pour regagner l'Est d'abord, puis le Nord-est et se jette dans le grand chott du Hodna.

Dans ce long trajet, l'oued Chaïr décrit quelques courbes considérables : 1° A son confluent avec l'oued el-Melah vers Ras oued Chaïr ; 2° Avant de traverser la bande de sable qui des Zahrés s'avance jusque dans le Sud du Hodna oriental.

Les affluents de l'oued Chaïr sont nombreux et quelques-uns ont un cours très-étendu.

Sur la rive droite, il reçoit au-dessus d'Aïn Riche mille ravins sans noms ; plus bas, en avant de Ras oued Chaïr, l'oued Netah ; à quelques kilomètres des Dunes, l'oued Dokal el-Mezoul.

Sur la rive gauche, il a pour affluent, au-dessous d'Aïn Riche, l'oued Nouila, l'oued Liamon qui prend sa source dans le pays accidenté dont la partie orientale se relève brusquement sous le nom de Seba Liamon.

A Daïet el-Betom, il reçoit l'oued el-Melah, formé de l'oued Guefrar et de l'oued Ouarir. Ce dernier, sous le nom d'oued Msad, naît dans les forêts de pins et de genévriers qui couvrent le versant Nord du Djebel Fernan, chaîne neigeuse qui fait partie du système de montagnes connu dans le pays sous la dénomination de Djebel Msad, située au Sud-est de Bousaada. Cet oued franchit le Khenguet (défilé) el-Zeriba non loin du bordj d'Aïn Semara, suit la route carrossable d'Aïn Riche et devient oued Ouarir un peu avant de recevoir l'oued Guefrar. Plus bas, à la hauteur d'Aïn el-Melah, il longe quelques hautes crêtes arides situées sur la rive droite, se dirige vers l'Est et se jette dans l'oued Chaïr sous le nom d'oued el-Melah, au-dessous de l'embouchure du Liamon.

Le torrent de Mzirzou, qui passe sous les murs du bordj de ce nom habité par le caïd de l'oued Chaïr, sort du versant Sud du Djebel Fernan, traverse une partie de l'Outha Hattaba et débouche un peu au-dessus de Ced el-Gara.

L'oued Mouila, le plus considérable des affluents de l'oued Chaïr, prend sa source sur le versant Nord, couvert de forêts, de la chaîne de Bou Ferdjoun qu'il traverse par une étroite tranchée creusée dans le roc vif, à cent mètres au-dessus du

village de ce nom. Parvenu dans la plaine d'Hattaba, il se dirige à l'Est en longeant la partie Nord du Djebel Souhaguid et prend le nom d'oued Hattaba qu'il va quitter pour celui de Mouila avant de se jeter dans l'oued Chaïr.

Les tribus dont le territoire est compris en entier ou en partie dans la vallée de l'oued Chaïr sont : les Oulad Azous, les Oulad Amara, les Oulad Sidi Zian, les Oulad Khaled, les Oulad Sliman et les Oulad Sidi Hamla, portion des Oulad Madhi.

La population du bassin entier de ce cours d'eau s'élève à vingt mille âmes, environ.

Les produits du pays sont la laine, le blé, l'orge, le mouton et le chameau. Les chevaux de l'oued Chaïr, sans être de race inférieure, ne sont pas renommés; on n'élève point le bœuf qui, pourtant, malgré la petitesse de sa taille, ne remplace pas moins avec avantage, pour les tribus de la région montagneuse des hauts plateaux, comme bête de somme, le classique chameau des Nomades.

Le lit de l'oued Chaïr verse toute l'année dans le chott du Hodna une grande quantité d'eau. C'est surtout après les grands orages qui éclatent en août et septembre que le débit en est considérable. Le point où les sources apparaissent porte le nom de *Ras el-ma* (tête de l'eau) et se trouve un peu au-dessus d'Aïn Riche. Les berges, généralement élevées, à pic ou en pente raide, sont formées tantôt de terres argileuses ravinées, tantôt de blocs de galets reliés par du ciment calcaire, tantôt enfin de roches compactes d'où se détachent quelquefois des saillies horizontales qui viennent former, comme à Ced el-Gara, des barrages naturels.

Les plateaux qui s'étendent sur les berges offrent une végétation spontanée, variable selon l'altitude et la nature du sol. Les plantes destinées à la nourriture des chameaux et des moutons, à Feïd el-Botma et Aïn Riche, pays couverts de vastes champs d'halfa, sont loin de ressembler à celles des plaines de l'oued Msif, lesquelles en grande partie, sont inondées de sable, ou basses et salées.

Entre les berges, du moins dans le cours moyen de l'oued Chaïr, s'élèvent de hauts et plantureux tamarix dont les cimes

touffues et serrées arrêtent les rayons du soleil. Le laurier rose, le sekoum, la ronce, le rosier sauvage, les roseaux, les massettes atteignent sous cette fraîche voûte des proportions gigantesques et forment des fourrés impénétrables en mille endroits. Dans les clairières, le modeste cresson de fontaine, le *grenounèche* des Arabes, qu'en expédition nous saluons toujours comme un vieil ami, forme à la surface des eaux des plaques vertes succulentes. Cette disposition change sur l'oued Msif ; les tamarix, au lieu de croître dans le lit même de la rivière, s'étendent sur les deux rives taillées dans un sol sablonneux mêlé à des détritrus végétaux. Ainsi placés, ils arrêtent le sable des dunes qui viendrait obstruer la rivière et abritent contre le vent et la chaleur des myriades de lièvres, de perdrix et de gazelles.

Le barbeau, si répandu en Algérie, prend des proportions énormes dans les eaux de l'oued Chaïr où il abonde ; malgré le volume, la chair en est généralement agréable, grâce au peu de vase que renferme le lit de l'oued.

Des *bordj* ou maisons de commandement ont été construits en plusieurs points, soit par l'administration française, soit par les caïds eux-mêmes. On cite ceux d'Aïn Riche, de Mzirzou, d'Aïn Mamoura et de Msif.

Feu M. Bussy, lieutenant aux chasseurs d'Afrique, attaché au bureau arabe de Bousaada, a planté (1855), au-dessous d'Aïn Riche, de nombreux arbres fruitiers qui ont aujourd'hui un beau développement et qui donnent des fruits dont le volume et la saveur sont appréciés par les Arabes.

M. le colonel Pein a donné une grande impulsion à l'agriculture pendant son long séjour dans le cercle de Bousaada. Afin de tripler l'espace cultivé dans l'outha Hattaba, il fit élever un barrage en terre et en clayonnage vers Ras Oued Chaïr. Malgré ses grandes proportions et ses conditions de solidité, ce barrage fut en partie enlevé par les eaux d'une pluie torrentielle et de courte durée qui tomba pendant un orage d'été.

L'administration française a fait forer, à El-Guelalia, un puits artésien sous la direction de M. l'ingénieur Jus (1).

(1) Si l'on relevait sur tous les points, comme le fait ici M. le

Le caïd actuel de l'oued Chaïr désire, dit-on, élever un moulin à Ced el-Gara et profiter de la chute que produit le barrage naturel sur lequel les eaux amoncelées coulent en nombreuses cascades.

De bonnes routes et des cols d'un accès facile permettent aux tribus de l'oued Chaïr de sortir en tout temps de leur territoire. Ils vont dans le Sahara, par Aïn Kahla; à Aïn Abd el-Medjid et à Kef el-Hamar, sur l'oued Ghomra, par le défilé de l'Asfour; à el-Atrah, par celui de Karoub; aux jardins plantés à l'entrée méridionale de la vallée de ce nom, que défendent deux petits bordj assis sur deux pitons escarpés.

La richesse du sol, les eaux, le voisinage de montagnes boisées dûrent naturellement engager les Romains à établir des colons sur les bords l'oued Chaïr. En effet, des restes d'établissements antiques, plus ou moins importants, existent encore :

- 1° A Msif.
- 2° A El-Guelalia.
- 3° A Khorbet el-Gara.
- 4° A Aïn Riche.

Ce dernier point reliait avec le Hodna les deux petits postes de Djelfa et celui bien plus considérable de Msad.

Nous avons visité ce poste d'Aïn Riche, au mois de mai 1855, pour la première fois, en revenant d'Amoura.

Voici notre itinéraire : Partis de Djelfa le matin, nous fîmes une petite station chez les Oulad Aïssa, campés au-delà du ksar Moudjebara; puis, nous gagnâmes les vastes plaines d'halfa, qui, par une pente insensible, nous amenèrent, vers le soir, sur le sommet du Boukahil, dont le revers méridional se développe comme par enchantement à nos pieds, avec ses mille contreforts escarpés, sinueux, ravinés, demeure habituelle du

Dr Reboud, pour le bassin du Chaïr, les travaux de colonisation proprement dite exécutés, en Algérie, par l'initiative des chefs de cercle ou de bureaux arabes, on serait étonné de leur nombre et de leur importance. Mais ils ne peuvent être bien connus et appréciés que par quelques personnes que le devoir ou des études spéciales appellent à parcourir sans cesse le pays et à faire ainsi, sans parti pris et presque à leur insu, des observations comparées, aussi instructives qu'intéressantes.

N. de la R.

mouflon à manchettes ; à l'horizon se dessinaient les sinuosités de l'Oued Djeddi, avec les escarpements de sa rive droite et la vaste plaine du Sahara algérien, qui se relève avant de former la région des Daïats. Pour aller de ces crêtes au village d'Amoura, on descend par un sentier oblique, tracé plutôt que creusé dans le roc, jusqu'à ce que l'on trouve une corniche qui longe le flanc de la montagne. Là, le sentier se dirige à l'Est et conduit au milieu d'un chaos d'immenses blocs de pierres qui semblent servir d'enceinte à quelques petits champs. On arrive bientôt sur l'étroit plateau où se trouvent les jardins et le ksar. Ce dernier, qui renfermait autrefois les provisions d'orge et de blé de la tribu des Omm el-Akhoua, est perché sur le bord de la corniche et sur la rive gauche d'un petit ravin par lequel s'écoulent dans l'abîme et les eaux pluviales et celles, toujours fétides, des sources qui viennent sourdre entre la partie supérieure de la montagne et les jardins. Audessous d'Amoura le Boukahil est à pic ; un sentier des plus difficiles et que, pourtant, gravissent des chameaux pesamment chargés, conduit dans la plaine inférieure vers Hassi Zian (le puits de Zian), à l'entrée du défilé d'Aïn Abd el-Medjid. Vus d'en bas, par l'échancrure du ravin, les jardins d'Amoura semblent suspendus aux parois des rochers (1).

Il y a d'Amoura à Aïn Riche une forte journée de cavalier. On gagne le sommet du Boukahil par un couloir boisé et l'on rencontre quelques champs cultivés, séparés les uns des autres par des mamelons herbeux. Puis, laissant, à droite, l'ouverture béante du défilé d'Aïn Kahla et, à gauche, le Djebel Maaleg, on arrive au milieu du champ dont les moissons mûrissent sous la protection de Sidi Zian, marabout dont la blanche koubba brille au soleil sur un monticule voisin.

Aux pieds du Djebel Kerchouna, jaillit une assez belle source où vinrent se désaltérer, en même temps que nous, deux jolis troupeaux de pouliches les moins sauvages du monde. De là, on distingue sans peine le bordj d'Aïn Riche, dont on est séparé

(1) M. le docteur Marès a trouvé autour d'Amoura de riches bancs de fossiles.

par une vaste plaine. M. le lieutenant Bussy nous y offrit l'hospitalité.

Le lendemain, après avoir vu en détail ses plantations récentes de vignes, d'arbres fruitiers, de saules, de peupliers, etc., etc., et les saguia nouvellement creusées, qui amènent les eaux de l'Oued-Zentit, nous allâmes, à deux kilomètres en aval du bordj, visiter les koubba de sidi Mohammed Aklid et de sidi Mohammed Reguig.

Il existe, entre ces monuments religieux élevés à la mémoire des deux marabouts en vénération dans la contrée, un tertre de quelques mètres à peine de hauteur sur dix ou quinze mètres de côté, couvert de terre et de petits cailloux rugueux. Çà et là, à travers les gerçures du sol, il était possible d'entrevoir les angles de quelques pierres plus ou moins grossièrement taillées. A défaut d'inscriptions ou d'objets d'un intérêt véritable, on trouve épars sur le sol de très-nombreux fragments de poterie romaine d'un beau rouge, dont nous avons recueilli les plus remarquables. On y voit également des morceaux de briques, de tuiles, de verre et même des médailles frustes.

Le soir, nous repartions pour Djelfa, où nous arrivâmes le lendemain, après avoir visité les douars des Oulad Aïssa à l'ogla de Meliléa, et les Oulad Aïssa, à Daït El-Haouassi, sur le plateau du Mehalba.

Dix ans après, cette ruine de peu d'étendue n'avait point encore livré à l'archéologie les secrets qu'elle peut renfermer. Pendant le séjour de la colonne expéditionnaire du Hodna à Aïn Riche, nous avons fait, avec M. le Dr Solier, une seconde visite au tumulus romain. Sur la pente orientale gît une pierre isolée, d'un volume assez considérable, offrant des traces de coups de ciseau à la partie couchée sur le sol. Ne pouvant la mouvoir et n'ayant point assez de temps pour entreprendre des fouilles, nous nous sommes contentés de renouveler nos provisions de fragments de poteries ornés de dessins.

En quittant Aïn Riche, nous avons successivement campé à :

Mokta Liamon (le gué du Liamon), à l'Ouest du pic;

Aïn Mgarnès (Mgarnès, variété de faucon);

Hassi Selim (puits de Selim), route de Bousaada à Djelfa;

Aïn Kahla (fontaine noire), l'Oued Medjedel ;
 Bordj Medjedel, bord du Zahrès ;
 Oglat el-Beïda (le puits blanc), à l'Est du lac oriental du Zahrès ;

Benzou, village à palmiers, situé dans les montagnes qui séparent le Hodna du Zahrès ;

Aïn Kerman, caravansérail sur la route d'Aumale ;

Eddis, village possédant 800 palmiers ;

Bousaada.

Ces localités, situées dans la partie occidentale du cercle de Bousaada, renferment toutes, à l'exception d'Oglat el-Beïda, un grand nombre de tombes circulaires dont la forme varie selon que le pays possède des galets, des blocs de pierre ou des dalles.

M. le capitaine Heilman, chargé de lever les limites des provinces d'Alger et de Constantine, a trouvé, au Nord de Benzou, quelques belles pierres de taille ; malheureusement, la pluie et la neige l'ont empêché de continuer ses recherches.

Notre colonne, ayant mission de parcourir le territoire des tribus du Hodna qui font partie du cercle de Bousaada, commença ses opérations par celles qui se trouvent au Sud du Grand Chott. A la fin du mois de janvier 1865, elle visita Mateur Roumana, Mateur Oultem, El-Hatchana, aux pieds du Djebel M'harga et Msif, sur les bords de la rivière de ce nom, qui est l'oued Chaïr inférieur. Le pays exploré est en grande partie couvert de dunes qui, au printemps, disparaissent sous les couches de drin, de retem, d'el-artâ, de metnan, etc. Avant d'arriver à Msif, on traverse une grande plaine basse, salée, dont la végétation se compose de zéïta, d'el-isserif, d'igel, de guetaf, etc., etc.

Sur la rive droite, à un kilomètre de la rivière, s'élève le petit bordj de Msif, qui couronne un mamelon sans doute formé par les ruines d'un établissement romain. A quelques pas des murs, de nombreuses pierres de grand appareil, d'un travail assez grossier, témoignent de l'importance des constructions qui furent autrefois élevées en cet endroit.

Les ruines d'*El-Guelalia* sont situées à cinq kilomètres au Sud du bordj, dont elles sont séparées par une vaste plaine. L'espace qu'elles occupent est mamelonné, légèrement onduleux, et

peut mesurer trois ou quatre cents mètres de diamètre. Ça et là, quelques pierres servent de jalons pour en délimiter le périmètre et indiquer aux points les plus élevés l'emplacement des principales constructions. Des restes de murs rasés au niveau du sol laissent voir des tracés de maisons d'une importance secondaire ou de petites dimensions. Aucun tertre saillant, recouvert de terre et compris dans l'intérieur ou placé hors des ruines principales, aucun amas de pierres à arêtes finement taillées, n'attestent l'existence passée d'un monument considérable ; mais on rencontre à chaque pas des parties de moulins antiques, des auges (sarcophages ?), des tuiles, des briques, des fragments de poterie jaune ou rouge, du verre, du plomb fondu et des monnaies frustes.

Nous n'avons trouvé aucune inscription, malgré nos recherches et celles de nos compagnons de route, pendant les trop courts instants que nous avons pu consacrer à l'exploration de ces ruines.

Si nous nous en rapportons à nos souvenirs et à une certaine similitude de nom, c'est d'El-Guelalia que le colonel Pein fit parvenir à M. Berbrugger une inscription qui renfermait à la dernière ligne les lettres COL. TH, inscription que nous avons déjà adressée, sans en connaître l'origine, à M. le Directeur de la Revue ; ce dernier, à la fin de l'article consacré à ce sujet digne d'intérêt, manifesta le désir de nous voir, un jour, prendre un estampage de cette inscription (1).

Nous ignorons si le capitaine Davenet a parlé d'El-Guelalia dans son *Itinéraire*, inséré dans la Revue (2).

La position des ruines, au milieu d'une vaste et riche plaine à blé, sillonnée en ce moment par de nombreuses *saguia* (rigoles) arabes et couverte de débris de chaumes, devait en faire un centre agricole. Le voisinage de la rivière, qui limite la plaine

(1) Cette inscription a été publiée à la page 316 du tome III de cette Revue, d'après deux copies adressées par M. le colonel Pein et par le Dr Reboud, et qui y sont en regard. — *N. de la R.*

(2) M. le capitaine Davenet ne mentionne pas cet endroit ; il ne cite que les ruines de Gara. V. le tome II^e de la Revue, page 288. — *N. de la R.*

à l'Ouest, rendait l'irrigation facile, au moyen de barrages analogues à ceux que M. le commandant Payen a retrouvés dans presque tous les grands oued' du Hodna.

N'ayant point remonté l'oued Msif, nous n'avons donc pas constaté la présence des vestiges plus ou moins bien conservés du barrage qui dut exister autrefois en amont des ruines. Mais d'autres explorateurs, moins pressés par le temps, pourront les reconnaître et suivre jusqu'e dans la plaine les traces des anciens canaux.

On ne trouve aucune fontaine près des ruines; et comme El-Guelalia est un point très-fréquenté par les indigènes, l'administration a fait forer un puits artésien dont les eaux abondantes et de bonne qualité arrosent en ce moment quelques champs d'orge et un petit carré de henné. La culture du coton y a été entreprise et a donné des résultats satisfaisants.

Le 7 février, nous quittons Bousaada pour aller opérer sur l'oued Chaïr. La route que nous suivons longe le revers septentrional du Djebel Msad. Le premier jour, nous voyons le petit village d'El-Alleg, et le lendemain, nous venons nous placer sur la rive droite de l'oued Oultem, large ravin que de hauts lauriers roses et des roseaux de Provence (1) rendent impraticable. Du bivouac d'Oultem à Bou Ferdjoun, on compte une bonne journée de marche d'infanterie. La route carrossable qui doit nous y mener tourne la pointe orientale du Djebel Msad, à la hauteur d'Aïn Mornia, puis elle s'engage à travers de grands bois, dominés çà et là par quelques crêtes escarpées, et franchit un col situé au milieu de la forêt, qui est le point de partage des eaux entre les bassins du Nord et celui de l'oued Chaïr. A partir du col, on descend insensiblement, les yeux sans cesse fixés sur les vastes trouées pratiquées à travers l'arête rocheuse de Bou Ferdjoun. Les deux parois de cette tranchée, dont la profondeur augmente à chaque pas que nous faisons, semblent se dresser verticalement sur les rives du torrent. A travers l'espace qui les sépare, nos regards se portent au loin sur la vallée de l'oued Chaïr et sur les montagnes au-delà desquelles commence notre Sahara algérien.

(1) C'est là que les amateurs de pêche font provision de lignes.

Le *Khaneg* (défilé) de Bou Ferdjoun est un passage difficile, obstrué qu'il est par d'énormes blocs de pierre polie par l'action des eaux et les inégalités de la roche qui constitue le lit du torrent. La route gagne la rive droite par une pente qui la rend pour ainsi dire inaccessible aux chameaux et aux mulets chargés. Il est vrai que ces difficultés ne se présentent que sur un terrain très-limité, puisque le *Khaneg* n'a pas plus de cent mètres environ de longueur. Malgré le retard que nous éprouvons, le camp est dressé avant la nuit sur la rive droite, en face du village; l'eau est bonne, et les murailles de rochers qui nous flanquent au Sud et au Nord peuvent, sans trop léser les intérêts des habitants, nous donner une vaste provision de bois.

Le Ksar de Bou Ferdjoun est composé d'une trentaine de maisons bâties à la façon arabe, sur le prolongement d'un plateau couvert de jardins plantés de beaux arbres fruitiers, qui s'élève sur la rive gauche. Les murs extérieurs dominent le cours de l'oued et sont armés de nombreuses meurtrières; l'ensemble de ces cases ne possède qu'une porte et se trouve ainsi en position de repousser une attaque de la part des Arabes. La population vit assez pauvrement des fruits et des légumes des jardins, du lait des chèvres et du produit de la vente du goudron. La fabrication du goudron la seule industrie locale, est née de la présence dans la vallée supérieure et sur les rocs élevés, au centre desquels est assis le village, des forêts de pins d'Alep et de genévriers de Phénicie.

Le sol du Ksar et de ses dépendances est considéré comme terre sainte par beaucoup d'indigènes, en tête desquels il faut placer les habitants eux-mêmes du village. Une légende, déjà ancienne, raconte qu'un jour les Turcs étant venus camper près de Bou Ferdjoun, furent subitement assaillis par tous les éléments déchaînés à la voix des marabouts protecteurs du Ksar. Pour se soustraire à une perte certaine, ils furent, dit-on, obligés de quitter le territoire et de laisser la somme d'argent qu'ils avaient perçue comme impôt. Peut-être les habitants de Bou Ferdjoun se sont-ils attendus à voir se renouveler une semblable déroute, peut-être ont-ils cru reconnaître la puissance de leur saint patron, à la violence des coups de vent qui, après avoir longtemps tourmenté nos tentes, raidies par la pluie et la neige, les

renversaient en lambeaux sur le sol et jetaient jusqu'au sommet de la montagne la braise à demi éteinte de nos foyers.

Le 12, nous quittons la vallée inhospitalière de Bou Ferdjoun pour les bords de l'oued Chaïr, où nous devons trouver, sous un ciel clément, eau, bois, gibier, poisson, ruines inexplorées, riches en inscriptions, en monnaies et médailles antiques. Le camp est placé à Khorbet el-Gara, ruines romaines situées sur la rive gauche, près du barrage naturel de Ced el-Gara. Elles tirent leur nom du voisinage de quelques pics, appelés *Gara* par les Arabes, qui s'élèvent à l'Est à quelques kilomètres de distance, séparés les uns des autres par de petites vallées, et dont la hauteur est d'environ 80 ou 100 mètres. Le revers occidental est taillé à pic, surtout au sommet, pendant que le côté opposé se relie par une pente douce aux plaines voisines. Le plus élevé de ces pics est nommé par les indigènes Garat el-Goléa (1).

Les ruines forment un carré plus ou moins régulier, de six cents pas environ de largeur, sur huit cents de longueur. Le périmètre est indiqué par de hautes pierres plantées dans le sol, qui font partie de longues rangées de blocs assez grossièrement dégrossis, contigus, dessinant du Sud au Nord et de l'Ouest à l'Est des lignes courbes ou brisées. Ces lignes se coupent et laissent entr'elles des espaces carrés, nus, dont quelques-uns conservent des traces de culture récente. Elles se relient avec plusieurs éminences dont les flancs sont en partie recouverts par des pierres de grand appareil, éparses au hasard sur le sol, en général formé de cendres noires. Ça et là, on remarque des fragments aux arêtes vives, d'un travail fini, qui ont dû appartenir à des constructions d'une architecture distinguée.

Dans une de ces éminences, une tranchée, creusée jusqu'à un mètre cinquante centimètres de profondeur, a fait découvrir un angle interne de mur en briques, d'une exécution et d'une con-

(1) Les Gara (au singulier, *gour*?) sont très-nombreux dans le Sud de Brézina, où ils descendent jusqu'aux *areg*, ou grandes dunes de l'extrême Sud. Un des plus méridionaux porte le nom de Garat el-Senam. Le gour de Sidi El-Hadj Eddin est très célèbre. On l'aperçoit à une distance immense, au milieu de vastes plaines. Voyez la carte de M. de la Ferronnays, dans l'*Exploration des Ksar et du Sahara de la province d'Oran*, par M. L. de Colomb.

servation parfaites. Les parois avaient encore près d'un mètre de hauteur. On n'a trouvé dans la cendre qui a été extraite, ni objets d'art, ni médailles en cuivre ou en argent.

Dans une autre, les fouilles ont conduit à une voûte dont un côté repose sur un mur intérieur droit, construit avec de grosses pierres. Le temps ne nous a point permis de pénétrer sous cette voûte. Les déblais renfermaient une centaine de briques triangulaires bien conservées.

Sur la face voisine de la rivière, s'élève une enceinte carrée de 80 mètres environ de côté, formée de murs déchiquetés dont la base est encore assez solide; malgré la mauvaise qualité de ses matériaux; on croirait reconnaître des traces d'anciens fossés à une légère dépression qui règne le long du mur. L'intérieur de cette enceinte, dont le sol semble avoir été exhaussé, renfermait un grand nombre de petites maisons, boutiques disposées sans ordre, de 5 à 6 mètres de côté, dont les murs peu épais se montrent encore çà et là au milieu des décombres. Il est impossible de retrouver l'espace occupé par les rues et la place. Quoique la pierre de taille n'en soit point bannie, les maisons paraissent n'avoir jamais été que des masures et offrent un aspect misérable qui fait songer aux souffrances des populations condamnées à s'y réunir, lors de la restauration des villes romaines.

Enfin, un peu en avant des ruines principales, au milieu de ravins creusés à travers des terres argileuses, existe un mamelon de 10 à 15 mètres de haut, dont les côtés en pente raide sont hérissés de blocs frustes, de fragments de colonnes, de pierres de taille, etc., etc. La partie supérieure, à une époque relativement récente, a été transformée en cimetière. On y voit de nombreux ossements mis à jour par les Arabes qui sont venus y chercher du salpêtre. Sur les talus des excavations qui en ont résulté, apparaissent des colonnes brisées, quelques restes de voûtes, et les assises puissantes d'une solide construction. Le versant qui conduit à la rivière présente quelques ressauts dont la vue a fait penser aux degrés par lesquels on montait au temple construit au sommet du monticule. C'est là que nous avons relevé le fragment d'inscription dont le mot NVMINI, formé de hautes lettres, se lit sans difficulté.

On rencontre au milieu des ruines un grand nombre d'auges grossières, un moulin, quelques restes de mortier, des tuiles, des portions encore considérables de vases de couleur grisâtre, et on foule à chaque pas des centaines de fragments de poterie d'une grande finesse, le plus souvent rouge, des morceaux de plomb, de verre. On y a trouvé beaucoup de petits bronzes frustes et quelques médailles d'argent.

Enfin, nous avons compté quatorze inscriptions, dont sept sont entièrement lisibles, trois brisées, trois frustes et illisibles, et une qui n'a conservé que la fin d'un nom propre. Parmi ces quatorze inscriptions, six sont ornées du D. M. S.

La pierre est généralement taillée avec soin, et les lettres gravées par une main exercée, à l'exception pourtant du numéro 11. Les plus remarquables sont les numéros 1, le numéro 3 et le numéro 10.

Les rochers de hauteur moyenne qui s'élèvent en aval des ruines, sur les bords de l'oued Chaïr, renferment de nombreuses tombes circulaires.

Dans sa période de prospérité, l'établissement romain dont nous venons de décrire les ruines, cultivait sans doute la grande plaine située au Nord et à l'Ouest de Khorbet el-Gara. Des restes de barrage en gros cailloux roulés existent à quelques centaines de mètres au-dessus de Ced el-Gara. Il avait pour but de déverser les eaux sur la rive gauche, que devaient aussi irriguer celles du torrent de Mzirzou. C'était donc un centre agricole qui, au besoin, pouvait défendre les cols par lesquels on gagne le Sahara.

Après une journée consacrée au repos, nous prenons la direction de Bousaada. Nous allons le premier jour coucher aux petites salines d'Aïn el-Melah, et le lendemain à Aïn el-Ograb, au milieu d'une plaine cultivée. De là, nous gagnons notre centre d'opérations, en suivant l'oued el-Anoug, dont les belles forêts s'étendent jusqu'au sommet du Djebel Tsegna, un des points culminants les plus remarquables de la contrée.

Bousaada, le 10 mars 1865.

J. REBOUD.

(Les inscriptions, au prochain numéro)
